

La Libye d'Hérodote (pl. XI, XII) (cf. p. 264)

Charles Joseph Tissot

Citer ce document / Cite this document :

Tissot Charles Joseph. La Libye d'Hérodote (pl. XI, XII) (cf. p. 264). In: Bulletin de correspondance hellénique. Volume 1, 1877. pp. 265-273;

doi : 10.3406/bch.1877.4538

http://www.persee.fr/doc/bch_0007-4217_1877_num_1_1_4538

Document généré le 12/04/2016

LA LIBYE D'HÉRODOTE (1).

Hérodote a été beaucoup mieux renseigné sur la Libye qu'on ne l'a longtemps supposé. Les explorations dont l'Afrique a été le théâtre depuis un demi-siècle et les études toutes récentes qui commencent à nous faire connaître la race berbère, ses mœurs et sa langue ont déjà prouvé l'exactitude des informations recueillies par l'historien grec.

1. *Géographie*. — L'exactitude des grandes divisions géographiques qu'établit Hérodote a été déjà justifiée, dans leur ensemble, par Heeren et Ritter contre les attaques de Niebuhr. Hérodote ne caractérise pas seulement avec netteté les zones parallèles au littoral, il indique avec précision la ligne qui sépare le Nord de l'Afrique en deux régions naturelles bien distinctes : à l'Est la Libye des nomades, « plate et sablonneuse », s'étendant jusqu'au lac Tritonis ; au-delà de ce lac, la Libye montagneuse habitée par des populations sédentaires et agricoles, *Λίβυες ἀροτῆρες* (2). Rien n'est plus exact que ces indications. Le chott el Djerid (3) marque la limite très-tranchée de deux régions complètement différentes. La vaste dépression formée par les bassins du chott el Djerid, du chott el Gharsa et du chott Melghir sépare les plaines sablonneuses ou les plateaux peu élevés qui s'étendent de l'Égypte au golfe de

(1) Analyse d'une communication faite à la séance du 17 avril. Voy. planches XI et XII.

(2) IV, 186: Οὕτω μὲν μέχρι τῆς Τριτωνίδος λίμνης ἀπ' Αἰγύπτου νομάδες εἰσὶ κρεοφάγοι τε καὶ γαλακτοπόται Λίβυες. Ch. 191: Τὸ δὲ πρὸς ἐσπέρας τοῦ Τρίτωνος ποταμοῦ Ἀρσέων ἔχονται ἀροτῆρες ἤδη Λίβυες καὶ οἰκίας νομίζοντες ἐκτῆσθαι, τοῖσι οὖνομα κεῖται: Μάξυες. . . . Ἡ μὲν γὰρ δὴ πρὸς τὴν ἡῶ τῆς Λιβύης (χώρα), τὴν οἱ νομάδες νέμουσι, ἐστὶ ταπεινὴ τε καὶ ψαμμώδης μέχρι τοῦ Τρίτωνος ποταμοῦ, ἡ δὲ ἀπὸ τούτου τὸ πρὸς ἐσπέρας, ἡ τῶν ἀροτῆρων, ὄρεινὴ τε κάρτα καὶ δασέα καὶ θηριώδης.

(3) On donne le nom de chott, en Afrique, à des lacs salés qui se dessèchent plus ou moins complètement en été.

Kabès du massif montagneux que forme l'Atlas, de ce même golfe jusqu'à l'Océan. Rien n'est plus saisissant que le contraste qu'offrent les deux rives du chott el Djerid: tandis que la rive orientale se perd, indécise, au milieu des sables qui appartiennent déjà à cette zone qu'Hérodote qualifie si justement de *ταπεινή τε καὶ ψαμμώδης*, la rive opposée, au contraire, est formée par une chaîne rocheuse, très-escarpée et très-élevée, dernier et gigantesque gradin de la série de plateaux qui compose le massif atlantique. Isolé de tous côtés, à l'Est et au Nord par la Méditerranée, à l'Ouest par l'Océan, au Sud par le Sahara et par le bassin des chotts, ce massif, ainsi que l'a remarqué Ritter, constitue une région à part dans le continent africain, une île véritable dans la grande île africaine, et les Arabes n'ont fait que constater une vérité géographique en lui donnant, dans leur langage imagé, le nom de *djezirat el Gharb*, « l'île de l'Occident » (1).

Cette différence si tranchée entre les deux régions que sépare le lac Tritonis suffirait à elle seule pour prouver, contre l'opinion défendue par Mannert et d'autres géographes, que la *λίμνη Τριτωνίς* d'Hérodote est bien le chott el Djerid, et non pas le golfe de Kabès. Les détails donnés par le Périple qui porte le nom de Scylax sur la petite Syrte et le lac Triton achèvent de le démontrer: Scylax oppose soigneusement les mots *Σύρτις* et *λίμνη*; le périmètre du lac est de mille stades environ; celui de la Syrte est évalué à deux mille stades. (2)

Le lac Triton d'Hérodote recevait un grand fleuve qui por-

(1) M. Tissot a fait en 1857 une description très-exacte du chott el Djerid qui va paraître dans le bulletin de la Société de géographie. M. le capitaine Rou-daire, qui en a eu communication, en reproduit plusieurs passages: Rapport à M. le ministre de l'instruction publique sur la mission des chotts; études relatives au projet de mer intérieure, Paris 1877, p. 37 et suivantes.
(Note de la R.)

(2) Geogr. gr. min., éd. Didot, I, p. 88: ἥς (la petite Syrte) τὸ περίμετρον στάδια δισχίλια. Ἐν ταύτῃ τῇ Σύρτιδι ἐνέστηκεν ἡ [λίμνη καὶ?] νῆσος Τριτωνίς καλουμένη καὶ ποταμὸς Τρίτων, καὶ αὐτόθεν ἐστὶν Ἀθηναῖς Τριτωνίδος ἰσρόν. Στόμα δὲ ἔχει ἡ λίμνη μικρὸν καὶ ἐν τῷ στόματι νῆσος ἔπεται, καὶ, ὅταν ἀνάπτωσις ᾖ, ἐνίοτε ἡ λίμνη οὐκ ἔχειν εἴσπλον ἐστὶ φαίνουσα. Ἡ δὲ λίμνη αὕτη ἐστὶ μεγάλη, τὸ περίμετρον ἔχουσα ὡς σταδίων χιλίων.



Handwritten text on the right margin, possibly a page number or reference, including the number 96.



tait le même nom, et qu'on ne retrouve plus aujourd'hui (1). Les petits cours d'eau qui prennent naissance, sur les bords mêmes du chott el Djerid, dans les oasis de Nefta, de Tozeur et d'Oudian, ne sauraient prétendre, même en Afrique, au titre de ποταμός précédé surtout de l'épithète de μέγας dont l'accompagne Hérodote. Les travaux récents de M. le capitaine Roudaire sur la région des chotts ont démontré scientifiquement un fait que l'on n'avait fait que soupçonner jusqu'alors : les deux bassins du chott el Gharsa et du chott Melghir, qu'on peut considérer comme ne formant qu'un seul et même bassin ayant communiqué anciennement avec le chott el Djerid, forment évidemment le cours inférieur du fleuve Triton ; le cours supérieur est représenté, soit par l'Oued Djedi, soit par le large lit de l'Igharghar, gigantesque collecteur de toutes les eaux qui descendent des trente plateaux sahariens pour se perdre dans les bas-fonds de l'Oued Souf et des chotts. La synonymie de l'Igharghar répond mieux, à notre avis, au cours du Triton tel que l'indique Ptolémée (2).

Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le lecteur au rapport de M. Roudaire sur sa mission pour tous les autres détails de cette thèse qu'on peut considérer désormais comme indiscutable (3).

Hérodote place dans le lac Tritonis une île de *Phla* : ἐν δὲ αὐτῇ νῆσος ἐνι τῇ οὐνομα Φλά (IV, 178). Cette île a été identifiée par Mannert à l'île de Djerba (Meninx) ; par Rennell et Rawlinson à l'îlot que Scylax place dans l'estuaire du lac et qui aurait disparu par suite de l'ensablement de cet estuaire ; par Shaw et par Temple à la presqu'île de Nefzaoua. M. Roudaire, qui avait partagé d'abord cette dernière opinion, a reconnu, à la suite de ses travaux de nivellement, qu'elle était insoutenable, et ne se prononce pas sur la position de Phla. Il existe dans le chott el Djerid, à peu de distance de la pointe d'Oum

(1) IV, 178: Κατήκουσι δὲ ἐπὶ ποταμὸν μέγαν, τῷ οὐνομα Τρίτων ἐστί· ἐκδιδοῖ δὲ οὗτος ἐς λίμνην μεγάλην Τριτωνίδα.

(2) IV, 3, 11. 18-19.

(3) Rapport cité plus haut.

es Somâa, une île qui ne figure ni sur la carte du dépôt de la guerre ni sur celle de M. Roudaire. Elle est couverte de palmiers et les indigènes lui donnent le nom de *djezira nkhill Farâoun*, « l'île des dattiers de Pharaon ». Les fruits de ces dattiers ne mûrissent jamais et, d'après une tradition locale déjà rapportée par un écrivain arabe du moyen-âge, ces arbres d'une espèce inconnue au Djerid proviendraient des noyaux de dattes qu'une armée égyptienne aurait laissés dans le campement qu'elle occupait sur le chott, lors d'une de ces invasions orientales dont les légendes antéislamiques ont conservé le souvenir. Il est difficile de ne pas rapporter à cette tradition la physionomie tout égyptienne du mot Phla, que nous trouvons dans le nom d'une localité de la Haute-Égypte, *Philé*, et l'on est bien tenté de retrouver la *νησος* d'Hérodote dans « l'île des palmiers de Pharaon » (1).

2. *Faune et flore.* — Le lotus d'Homère et d'Hérodote n'appartient pas à la flore fabuleuse. Après une discussion approfondie des descriptions que nous en ont laissées Hérodote, Théophraste, Polybe et Pline (2), Desfontaines l'a retrouvé dans une espèce de jujubier sauvage très-abondante sur les rivages de la Syrte, le *Rhamnus lotus* de Linné. Les indigènes, qui l'appellent *seder* ou *sidra*, assurent, par tradition, que les anciens habitants de Djerba (la *Lotophagitis* grecque) (3) en faisaient leur principale nourriture. Eux-mêmes en mangent encore le fruit, et en font une boisson, à l'exemple de leurs ancêtres qui s'en servaient *καὶ σίτω καὶ ποτῶ, καὶ πρὸς πόσιν καὶ πρὸς βρῶσιν*. Le *sidra* est un arbrisseau qui ne s'élève qu'à une hauteur de quatre ou cinq pieds et dont les rameaux irréguliers et tortueux sont garnis d'épines et de feuilles alternes, petites, obtuses et à trois nervures longitudinales. La fleur est d'un blanc pâle ; le fruit, appelé *nebek*, est globuleux et de couleur brun-clair.

(1) Sur le lac Triton, voyez pour plus de détails : Ch. Tissot, de Tritonide lacu theses proponerat, Divione, 1863.

(2) Hérodote, IV, 177. Théophraste, IV, 3. Polybe cité par Athénée, XIV, p 651 d. Pline, XIII, 32 (17).

(3) Polybe, I, 39. Pline, V, 7 (7). Ptolémée, IV, 3, 35.

Des doutes ont été élevés par quelques botanistes sur l'identité du jujubier de Desfontaines et du lotus. On a prétendu retrouver l'arbrisseau des Lotophages dans une autre espèce d'arbuste, le *damouch* arabe (*Nitraria tridentata* de Desfontaines). La baie du damouch est de la grosseur d'une cerise allongée et très-agréable au goût. Les deux opinions peuvent se concilier, puisque nous savons par Scylax que l'on distinguait deux espèces de lotus (1).

Parmi les animaux sauvages qui peuplaient la Libye boisée et montagneuse au-delà du Triton, Hérodote cite, d'après les récits des indigènes, de très-grands serpents, des lions, des éléphants, des ânes à cornes, des cynocéphales et des acéphales, des hommes et des femmes sauvages, et d'autres monstres qu'il qualifie de *θηρία καταψευστά* (2). Ce dernier mot de la phrase d'Hérodote nous dispense d'expliquer l'existence de ces acéphales qui avaient des yeux dans la poitrine. Quant aux hommes et aux femmes sauvages, l'antiquité y reconnaissait déjà des singes. Dans l'opinion du Carthaginois Proclès, citée par Pausanias (II, 21, 6) à propos de la tête de Méduse ensevelie à Argos, la Gorgone n'était qu'une gue-non, appartenant à l'une des grandes espèces d'anthropomorphes que nourrit l'Afrique centrale, et qui s'était égarée jusque sur les bords du lac Triton. D'après M. le D^r Judas, le mot gorgone signifierait, en yolof, un « homme à queue » ; le mot gorille désignerait dans la même langue un « homme sauvage », traduction exacte de l'expression d'*ἄγριοι ἄνδρες* employée par Hérodote.

Les lions abondent encore aujourd'hui dans les montagnes qui s'étendent au Nord du chott el Djerid, particulièrement dans le Djebel bou Ghanem.

(1) Geogr. Gr. min., éd. Didot, I, p. 87: Ἐν δὲ τῇ νήσῳ γίνεται λωτὸς ὃν ἐσθίουσι, καὶ ἕτερος ἐξ οὗ οἶνον ποιοῦσιν.

(2) IV, 191: Καὶ γὰρ οἱ ὄφεις οἱ ὑπερμεγάρηες καὶ οἱ λέοντες κατὰ τούτους εἰσὶ καὶ οἱ ἐλέφαντές τε καὶ ἄρκτοι καὶ ἀσπίδες τε καὶ ὄνοι οἱ τὰ κέρα ἔχοντες καὶ οἱ κυνοκέφαλοι καὶ οἱ ἀκέφαλοι οἱ ἐν τοῖσι στήθεσι τοὺς ὀφθαλμοὺς ἔχοντες, ὡς δὴ λέγονται γὰρ ὑπὸ Λιβύων, καὶ οἱ ἄγριοι ἄνδρες καὶ γυναῖκες ἄγριαὶ καὶ ἄλλα πλῆθει πολλὰ θηρία καταψευστά.

Les ânes cornus sont probablement une variété de l'antilope.

L'éléphant ne se retrouve plus au Nord du grand désert, mais il est difficile de nier qu'il ait existé dans la région atlantique non seulement à l'époque carthaginoise, mais même à l'époque romaine, en présence de l'affirmation positive de Pline: « Elefantos fert Africa ultra Syrticas solitudines et in Mauritania » (Hist. nat., VIII, 11). L'assertion de Pline est confirmée, en ce qui concerne la Mauritanie, par le témoignage d'Isidore de Séville. La disparition de l'éléphant dans le Nord de l'Afrique coïncide avec le déboisement de cette contrée et le dessèchement des grands cours d'eau que représentent aujourd'hui l'Igharghar et l'Oued Djedi. Nous possédons, du reste, une indication historique sur ce déboisement du Maghreb. Un historien arabe du XIV^e siècle, le Cheikh et Tidjani, le fait dater de la résistance désespérée qu'opposèrent les Berbères à l'invasion musulmane. Par ordre de leur reine, la prophétesse Damia el Kahena, « tous les arbres furent coupés, tous les grands cours d'eau furent détournés pour opposer le désert à l'armée d'Hassan ben Nomân ». — « Avant cette époque », dit Ibn Chebbat, « les bois et les forêts étaient en si grand nombre et si vastes que de Tripoli jusqu'à Tanger tout était comme un seul ombrage ».

Les serpents dont parle Hérodote ont pu disparaître à cette même date, les grands ophidiens ne vivant, comme les éléphants, que dans les régions couvertes, chaudes et humides. Je dois ajouter qu'il existerait encore dans la chaîne du Djebel Teldja, qui s'étend de Kafsà au chott el Gharsa, des serpents auxquels pourrait s'appliquer l'épithète de ὑπερμεγάθεις, puisqu'ils seraient, au dire des indigènes, aussi gros que la cuisse d'un homme et atteindraient une longueur de douze à quinze pieds. D'après la description que m'a donnée d'un de ces reptiles feu le D^r Vignale, médecin du bey de Tunis, ces ophidiens appartiendraient à une variété du python, le boa africain.

Parmi les animaux de la Libye sablonneuse Hérodote cite trois espèces de rats dont l'un porte le nom de *zegeries* qui signifie en libyen « collines » : οἱ δὲ ζεγέρεις (τὸ δὲ οὐνομα τοῦτο

ἔστι μὲν Λιβυκόν, δύναται δὲ κατ' ἑλλάδα γλῶσσαν βουνοί) IV, 192. Bochart a cherché querelle, à ce propos, au père de l'histoire et ne trouvant pas en hébreu une explication satisfaisante du mot *zegeries* il ajoute ironiquement qu'il ne voit entre les rats *zegeries* et les βουνοί d'autre rapport que celui qui existe entre la montagne et la souris du proverbe. Loin d'avoir dit ou répété une ineptie, Hérodote nous a conservé un nom libyen et révélé son sens authentique ; le mot *zegeries*, qu'on rencontre dans l'épigraphie libyque sous la forme *zeger*, signifie une *colline*, une *hauteur* : l'historien d'Halicarnasse nous l'apprend. Nous le retrouvons dans la table de Peutinger appliqué à une station romaine de la rive méridionale du chott, *Timezegeri Turris*, et cette station est précisément située sur une colline. Quant à l'explication de ce fait que les Libyens avaient donné le nom de *zegeri* à une espèce de rat, elle est des plus simples : le *zeger* est un « rat de montagne », *mus montanus*, et les indigènes donnent encore aujourd'hui à cette espèce de rongeurs un nom arabe qui traduit exactement l'expression libyenne.

Ethnographie. — Les noms des tribus libyennes mentionnées par Hérodote sont, ainsi que l'a fait observer M. Halévy, d'une extrême importance pour l'étude de la langue des populations primitives de l'Afrique septentrionale, puisque ces noms constituent des vocables indigènes d'une authenticité incontestable, les étrangers n'ayant jamais formé en Libye des tribus séparées. Quelques-uns de ces noms se retrouvent encore dans la langue berbère : les *Maxyes* de l'historien d'Halicarnasse, les Μάζυες d'Hécatée, les *Maxitani* de Justin, les Μάζικες de Ptolémée offrent dans leur noms autant de variantes du terme générique *Mazigh* par lequel les Berbères se désignent encore eux-mêmes de nos jours. Une localité du district du Nefzaoua, au sud du chott el Djerid, conserve encore le nom tout libyen de Maks que nous reconnaissons dans les Μάκαι d'Hérodote. Les Ζαύηκες se retrouvent dans les *Zaouaga*, les Ἀτάραντες sont les habitans de l'*Adir* ou « plateau élevé », l'*Ater mons* des géographes latins. L'Atlas est appelé par les

Berbères *Daran*, pluriel régulier de *Dar*, *adras*, « montagne ». Les *Irasses* de Phérécyde, qui habitaient, sur les bords du Triton, la région qu'Hérodote appelle *Irassa*, portent un nom essentiellement indigène : les *Irassen* sont encore aujourd'hui une des grandes tribus de la race berbère (1).

D'autres noms ont été retrouvés par M. Halévy dans les monuments épigraphiques libyens : tels sont ceux de Βάττος, Ἀδικράν, Ἀδυρμαχίδαι, Βάρκη, Γιγάμμαι ou Γιλιγάμμαι, Αύσχῖσαι, Γαράμαντες, Μάχλυες, Αύσέες, Ζυγάντες (2).

Les mœurs des tribus libyennes décrites par Hérodote se sont nécessairement modifiées au contact des trois civilisations romaine, chrétienne et arabe. On en retrouve cependant encore certains traits caractéristiques ; d'autres n'ont disparu qu'à une date relativement récente. Hérodote nous apprend que les Atarantes n'avaient pas de noms propres (3) ; or Léon l'Africain, au XVI^e siècle, constatait la même particularité dans une peuplade du Bournou : « Nullum hic proprium nomen audias, sed omnes vel a longitudine vel a pinguitudine aut alio quovis accidente nomen habent ». Les surnoms, les sobriquets y tenaient lieu de noms. L'usage établi chez les Nasamons d'enterrer les morts assis (ch. 190) existait chez les Guanches des îles Canaries, peuplade de race berbère pure que la conquête espagnole a complètement anéantie.

Ces mêmes Maxyes, d'après Hérodote, se rasaient le côté gauche du crâne et laissaient pousser leurs cheveux du côté droit ; les Machlyes ne les laissaient croître que sur l'occiput, tandis que les Ausées avaient adopté la coutume inverse (4).

(1) Μάξυες, Hérodote, IV, 191 (cf. Fragm. hist. gr., I, p. 23, n° 304. Justin, XVIII, 6. Ptolémée, IV, 2, 19). — Μάκται, ch. 175 ; Ζαύηκες, ch. 193 ; Ἀτάραντες, ch. 184. — Ἰρασσεες, Fragm. hist. gr., I, p. 80, n° 33 d. Ἰρασα, Hérod., IV, 158.

(2) Études berbères, p. 167. — Βάττος, Hérod., IV, 155 ; Ἀδικράν, ch. 159 ; Ἀδυρμαχίδαι, 168 ; Βάρκη, 160 ; Γιλιγάμμαι, 169 ; Αύσχῖσαι, 171 ; Γαράμαντες, 174 ; Μάχλυες, 178 ; Αύσέες, 180 ; — Ζυγάντες, Fragm. hist. gr., I, p. 23, n° 306 ; Γύζαντες, Hérod., IV, 194.

(3) Ch. 184 : οἱ ἀνώνομοι εἰσι μοῦνοι ἀνθρώπων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν· ἀλέσει μὲν γὰρ σφί ἔστι Ἀτάραντες οὐνομα, ἐνὶ δὲ ἐκάστῳ αὐτῶν οὐνομα οὐδὲν κέεται.

(4) Ch. 191 : οἱ (les Maxyes) τὰ ἐπὶ δεξιὰ τῶν κεφαλῶν κομέουσι, τὰ

On retrouve les mêmes différences dans les tribus berbères du Maroc : les habitants du Rif portent encore tous la touffe de cheveux à droite, comme les Maxyes ; d'autres tribus comme les Machlyes ne laissent croître leurs cheveux que par derrière : la moitié antérieure du crâne est soigneusement rasée.

L'égide, la peau de chèvre, est un vêtement essentiellement libyen : le *tabandja*, tablier de peau de chèvre ou de bœuf qui couvre la poitrine et le ventre, est encore le vêtement de chasse et de combat des Berbères du Maroc. Les poils de l'animal, conservés sur le bord de la peau, représentent les franges, θύσανοι (v. ch. 189).

Hérodote termine sa description, au chapitre 197, par une remarque importante : il déclare que la Libye n'est habitée que par quatre peuples : deux de race indigène, les Libyens et les Éthiopiens ; deux de race étrangère, les Phéniciens et les Grecs.

Le père de l'histoire a eu le mérite de constater le premier l'unité de cette grande race berbère ou libyenne qui a peuplé à une époque antéhistorique et qui peuple encore tout le Nord de l'Afrique, de l'Égypte jusqu'à l'Oued Noun. Les études auxquelles ont donné lieu de nos jours les dialectes berbères ont complètement démontré ce fait signalé par Hérodote et entrevu seulement après lui, que tous appartiennent à une langue commune, primitive, à notre avis, comme la race qui la parle, malgré les éléments kouchites, phéniciens, arabes qui l'ont plus ou moins modifiée, et répandue chez toutes les peuplades de l'Afrique septentrionale qui ne sont pas d'origine sémitique.

CH. TISSOT.



δ' ἐπ' ἀριστερά κείρουσι. Ch. 180 : Καὶ οἱ μὲν Μάχλυες τὰ ὀπίσω κομέουσι τῆς κεφαλῆς, οἱ δὲ Αὐσέες τὰ ἔμπροσθε.